

L'Oiseau rouge de Zitkála-Šá

par Marie Chuvin

Lorsqu'il m'a été proposé de traduire *L'Oiseau rouge*, un recueil de textes de Zitkála-Šá, mon premier mouvement a été d'accepter avec joie ; le second, de me demander si j'étais bien la personne idoine. Pen-
sez-y : Zitkála-Šá est née en 1876 dans une réserve Yankton du Dakota où elle a coulé une enfance heu-
reuse avant d'être attirée au « Pays des pommes rouges » des mis-
sionnaires et martyrisée en pensionnat où l'anglais lui a été
inculqué – et en retour d'émerger plus forte, remporter des
concours d'éloquence, enseigner, se battre contre les discrimina-
tions, porter les voix autochtones, créer le National Council of
American Indians – ce qui trouvera son accomplissement dans
le *Indian Citizenship Act* de 1924.

J'étais confrontée au malaise de la traductrice, à ce mélange
subtil d'audace et d'humilité nécessaire pour entreprendre une
traduction : savoir que je ne serai jamais l'autre, que nos expé-
riences ne coïncideront jamais, mais que je serai capable de trans-
porter dans ma langue ses explosifs qu'on appelle des mots.

Mais cela nécessitait de ma part une recomposition qui
prenne conscience avec le plus grand souci de précision de la po-
litique des langues à l'œuvre : d'où est-ce que je parle ? À qui ? Et
surtout, au nom de qui ? Et au temps où les peuples des Pre-
mières Nations d'Amérique étaient appelés « les Indiens », au
temps où ils étaient méconnus et méprisés, au temps où les
« guerres indiennes » étaient réécrites par les colons, j'en ai la
conviction intime, Zitkála-Šá s'est également posé ces questions.
Ces textes sont parus sous forme d'articles, en anglais, dans le
Atlantic Monthly : ce faisant, elle savait qu'elle ne s'adressait pas
aux siens. Elle a pensé la langue comme véhicule entre deux réa-
lités, sur les bases de ce « double je », dakota et anglais, dont elle
avait une perception aiguë.

Comment dénonce-t-on quelque chose dans une langue qui
n'a pas de mots pour le dire ? Zitkála-Šá construit donc dans
l'imaginaire collectif ses propres outils, ses mots. Elle montre.
Dans une langue fleurie et abondante, elle décrit les vibrantes
courses dans les collines, les paisibles soirées de récits au coin du
feu, les coutumes d'hospitalité dont le peuple dakota s'enorgueil-
lit. Elle prend le point de vue d'une petite fille courant après son
nombre ou écoutant son cœur battre ; elle rapporte ces expériences
concrètes à l'universel humain. En se plaçant à hauteur d'enfant qui
apprend, elle peut énoncer des leçons du peuple dakota, qu'elle
donne du même coup plus familier au lecteur. Elle revêt sa tunique
de laine et ses mocassins brodés de perles. Elle reprend une ap-
pellation exogène, « Indienne » pour la faire sienne, dans un dou-
te de reconnaissance et de retournement : elle est appelée
« Indienne » et elle s'empare activement de ce mot pour lui don-
ner une substance, loin des stéréotypes. Elle revendique cette
langue étrangère, l'anglais, radicalement différente de sa langue
d'origine. Elle réinvestit d'un sens neuf les mots qu'elle ne

comprendait pas, en commençant par le premier qu'elle apprend :
« Non ». Négation absolue ô combien nécessaire. C'est donc un
travail de revitalisation de la langue auquel elle se livre en anglais
et auquel il a fallu se livrer en français.

Car mise face au texte, dans la perspective d'une traduction,
cent vingt ans plus tard, j'étais dans la même situation : comment
exprimer en français ce qui n'a pas de mots à soi ? En anglais, elle
émaillait sa narration de termes qui nous paraissent un peu étran-
gers, mais un peu familiers ; datés et problématiques aujourd'hui,
mais normaux (au sens fort de « norme » établie par les colons)
à son époque, dans son contexte : Indien, squaw, « Visages-Pâles »
et « Dakotas de bronze »... J'ai bénéficié de l'aide précieuse de
Céline Planchou, spécialiste des questions autochtones aux États-
Unis, membre du *Center for American Indian Research and Native
Studies* (CAIRNS), dans l'établissement du texte français, pour
être certaine de ne pas commettre d'anachronismes. Le problème
de la traduisibilité qui s'est posé à moi n'était pas tant celui du mot
essulé que du contexte entier.

Nous avons aujourd'hui conscience du caractère probléma-
tique de ces dénominations exogènes et j'ai labouré ce problème
essentiel : le manque du mot juste, qui résonne avec précision
pour désigner cette réalité du Dakota. Il a fallu, à la manière de
Zitkála-Šá, densifier la langue, y injecter une vérité supplémen-
taire. Il s'agit de faire travailler la langue pour y amener cette réa-
lité en poussant les murs qui la bordent. Et dans la traduction
avec plus de force que nulle part ailleurs, mon rôle est tel : avant
peut-être la relecture avec un œil critique, faire une place à la lec-
ture épousant pleinement le point de vue de Zitkála-Šá et, à tra-
vers son expérience individuelle, à l'expérience de plusieurs
dizaines, centaines, milliers d'enfants qui ont été déracinés et qui
se sont retrouvés tirés hors de leur société d'origine autochtone
et rejetés au-dehors de la société des colons.

Traduire Zitkála-Šá, c'est entrer dans une dialectique. Comme
Joseph Conrad, dont elle est la parfaite contemporaine et qui par-
tage avec elle un déracinement existentiel, elle est fleuron du beau
style anglais, évitant les répétitions, cherchant la tournure adé-
quate, le mot juste. Mais au-delà de cette quête du beau dans la
langue, elle voudra transcender cette opposition linguistique pour
s'en remettre à ses cinq sens et à la beauté incroyable de la nature
abolie de tout mot.

C'est plus qu'une langue que j'ai tenté de traduire. C'est un re-
gard. Dans son recueil hybride *Sans tristesse aucune* (Le Castor
astral, 2024), Suzanne Rault-Balet déclare, inaugurale : « il nous
revient à toutes et tous de travailler notre regard ». Le regard de
Zitkála-Šá, vif, aiguisé, égalitaire, d'une délicatesse infinie et d'une
détermination folle, se confond avec l'univers.

* *L'Oiseau rouge. Mémoires d'une femme dakota* (128 p., 18 €)
paraît le 7 juin aux éditions les Prouesses.